

Mort des langues ou changement linguistique ?

Contact entre le kali'na et le français dans le discours bilingue d'un groupe d'enfants kali'naphones en Guyane française

Nous proposons dans cet article une description de la situation linguistique d'une langue amérindienne de la famille caribe, le kali'na. L'étude s'appuie sur les productions d'un groupe d'enfants bilingues kali'na-français scolarisés dans une classe de CM2 à l'école d'Awala-Yalimapo, et plus précisément sur des enregistrements dans la cour de récréation de cette école. Au travers de la description de certaines marques transcodiques apparaissant dans ce discours, nous proposons de mettre en évidence l'influence du français sur le kali'na des enfants de cette génération.

Termes-clés : emprunt ; contact de langue ; changement linguistique.

Introduction

CET ARTICLE rend compte d'une recherche menée en Guyane française auprès d'un groupe d'enfants appartenant à une communauté amérindienne, les Kali'na, dont la variété de langue appartient à la famille linguistique caribe¹. Ces enfants étaient en 1998, lors du recueil des données, scolarisés à l'école d'Awala-Yalimapo, une commune de l'ouest du département, localisée dans le Bas-Maroni à la jonction de l'estuaire du Maroni et de la Mana.

Le contexte linguistique en Guyane française est plus que favorable aux recherches dans le domaine du contact des langues. Actuellement, plus de vingt langues² sont parlées sur ce territoire, mais si certaines de ces langues ont fait l'objet de descriptions linguistiques, il n'y a à l'heure actuelle pratiquement aucune information sur les pratiques des locuteurs ou sur le rôle et la fonction de ces langues. Certaines d'entre elles sont des langues dites en « danger »³ et la plupart d'entre elles sont peu, voire pas, documentées⁴.

C'est ce terme de « langue en danger » que nous proposons de questionner dans le cadre de cet article au travers de la description et de l'analyse des marques transcodiques apparaissant dans le discours des enfants. Le kali'na entre en effet pleinement dans cette problématique tant diachroniquement que synchroniquement. Cette langue est depuis longtemps en contact avec différentes langues qui ont joué un rôle important dans son évolution. Par ailleurs, la présence du français dans le répertoire verbal

des enfants pose celle de la « compétition » ou du « conflit » éventuel entre ces deux langues, et plus spécifiquement celle de l'avenir du kali'na, langue vernaculaire, minorée par le français (mais pas uniquement) seule langue officielle et de surcroît langue véhiculaire. Nombreux sont les débats actuellement, chez les locuteurs natifs ou chez les scientifiques, portant sur l'avenir de cette langue. Doit-on pour autant qualifier cette langue de « langue en danger » ? Et s'il y a « danger », quel est-il ? Voici un aperçu des questions que nous soulevons ici.

Après avoir identifié les problématiques principales posées par l'étude de la mort des langues ou du changement linguistique, nous proposons une description des données du corpus et, enfin, nous analysons ces données en les reliant à la problématique de départ.

1 Disparition, maintien ou dynamique des langues en contact ?

Les langues amérindiennes faisant l'objet d'études dans le domaine du contact des langues sont le plus souvent approchées sous l'angle de la question de la mort des langues. Si dans certains cas⁵, ce terme est pertinent, il nous semble parfois employé à outrance dans d'autres situations. L'approche choisie est linguistique mais pas exclusivement, nous proposons en effet de mettre en relation, lorsque cela est possible, les données linguistiques avec des facteurs

1. L'appellation *Kali'na* correspond à l'autodénomination du peuple concerné, ce terme est aussi employé pour désigner leur langue. La variante de kali'na parlée dans le département et dans l'est du Surinam est le *tilewuyu*.

2. Citons, à titre d'exemple, les langues dites « régionales » d'après le rapport Cerquiglini : un créole à base lexicale française, le créole guyanais, six langues amérindiennes, quatre créoles à base lexicale anglaise (langues businenge).

3. C'est le cas, par exemple, du *lokono*, une langue de la famille linguistique arawak. Les *Lokono* sont environ 900 en Guyane, cependant seulement une vingtaine sont encore locuteurs de cette langue. Source: IRD-CNRS-CELIA, *Les langues de Guyane*, document de travail.

4. C'est le cas pour la plupart des langues amérindiennes et businenge.

5. Lorsqu'il y a extinction de la population ou lorsqu'il n'y a plus de locuteurs de la langue sous quelque forme que ce soit.

sociolinguistiques (situation dans le département ou dans le village, contexte, activité, etc.).

1.1 La mort des langues

La mort des langues fait actuellement l'objet de nombreuses publications (Hagège 2000; Calvet 2000b; Breton 2000; Poth 2000; Almeida 2000) prédisant un avenir sombre à un grand nombre d'entre elles. Le concept de mort ou de disparition des langues fait référence à des processus variés tels que la « transformation », l'« extinction » ou la substitution ou remplacement » (Calvet 1987; Hagège 2000).

Si l'extinction relève de toute évidence de la problématique de la mort des langues, en ce sens qu'elle fait référence au fait que les locuteurs meurent sans laisser de descendance ou au fait que la langue « n'a plus de locuteurs de naissance » (Hagège 2000: 94), il n'en va pas forcément de même pour ce que Hagège (2000) et Calvet (1987) qualifient ici de substitution ou de remplacement. Si les locuteurs kali'na en Guyane substituaient entièrement à leur langue le français ou le créole, il resterait néanmoins des locuteurs de leur langue dans les pays avoisinants⁶. D'autre part, l'emploi de ces termes est lié à un modèle particulier, le modèle du « conflit linguistique » qui pose que « tout contact hiérarchique de langues utilisées dans les mêmes aires linguistiques mène en dernière conséquence à la *disparition forcée de la langue socialement moins compétitive*. » (Cichon 1997: 37). Mais, comme le remarque Rodriguez-Yañez (1997: 94), « la notion de conflit linguistique est un levier dont la fonction est de créer un vrai conflit linguistique au sein de la population concernée », ces conflits trouvent le plus souvent leur source dans des conflits ethniques, religieux ou politiques, et les différences linguistiques tendent à être exacerbées de façon artificielle

dans ces situations. Les termes employés dans un tel cadre sociolinguistique sont donc marqués, ils mettent l'accent sur une situation conflictuelle où la langue dominante menace tellement la langue minorée que celle-ci est susceptible de disparaître. Nous ne remettons pas ici en cause l'emploi de ces termes qui peuvent être pertinents pour certaines situations, cependant, la substitution ou le remplacement ne sont pas les seules conséquences possibles d'une situation de contact. C'est pourquoi nous proposons d'appuyer notre analyse sur la notion de changement linguistique. Celle-ci permet de prendre en compte des cas où langues premières minorées et langues secondes dominantes interagissent les unes avec les autres, influent les unes sur les autres avec pour conséquence des changements linguistiques sans pour autant que l'on puisse parler de mort des langues.

Situer le kali'na en fonction des typologies évoquées ci-dessus n'est pas chose aisée et cela tient non seulement à la définition proposée pour chacun des termes mais aussi aux présupposés théoriques qui les sous-tendent. Les notions de remplacement ou de substitution qui évoquent une relation entre une langue minorée et une langue dominante sont peut-être les plus à même de référer à la situation du kali'na à condition de les nuancer. En effet, si les locuteurs emploient de plus en plus la/les langue(s) dominante(s)⁷ du département, leur langue n'est pas pour autant en train d'être remplacée⁸. Plutôt que de dire qu'elle est absorbée par la langue dominante, nous préférons écrire qu'elle est dans une dynamique de changement, de transformation qui intègre les données nouvelles issues de la/les langue(s) de contact. De même, la/les langue(s) de contact sont elles-mêmes en constante reconstruction du fait même de la dynamique du contact qui veut qu'il y ait non pas influence unidirectionnelle mais interaction entre les langues de contact. Enfin, comme pour toute langue naturelle, le kali'na connaît des changements intralinguistiques qui sont tout aussi importants dans le cadre d'une dynamique du changement linguistique que ceux qui relèvent de l'interlinguistique.

Sans renier les apports des courants théoriques qui sous-tendent le concept de mort des langues, nous n'adhérons pas au fatalisme que cette notion semble impliquer en matière de « survie » des langues. Nous proposons une vision dynamique des phénomènes liés au contact des langues s'appuyant essentiellement sur une approche

6. De surcroît, l'extinction ne semble pas adaptée pour désigner la situation des Kali'na. Ceux-ci, après avoir été proches de l'extinction au début du XX^e siècle ont connu depuis une forte remontée démographique: ils étaient 300 en 1900 (Grenand & Grenand 1979: 364) et ils sont évalués entre 2 800 et 4 000

actuellement (document de travail de l'IRD Cayenne – CNRS – CELIA, « Les langues de Guyane », octobre 2000).

7. Le français, le créole guyanais et le nenge tongo.

8. Du moins en ce qui concerne les Kali'na d'Awala-Yalimapo.

microsociolinguistique, tout en n'excluant pas l'apport d'approches macro.

1.2 D'une approche macro à une approche micro

Substituer les notions de « substitution » ou de « remplacement » par celle de « changement linguistique » revient ici à substituer une approche macrosociolinguistique à une approche microsociolinguistique. Or, cela s'inscrit pleinement dans un débat récurrent de la sociolinguistique qui divise les tenants de la « description » du contact des langues et ceux qui « traitent » des conflits linguistiques. La parution en 1997 d'un ouvrage collectif intitulé *Plurilinguisme: « contact » ou « conflit » de langues* (Boyer 1997), montre que ce débat est encore d'actualité aujourd'hui.

Ce débat a conduit à la confrontation entre deux modèles, le modèle « bilinguiste » et le modèle « diglossique »⁹ qui se distinguent à la fois par leurs orientations méthodologiques et théoriques. Le tableau suivant récapitule les différences séparant ces deux modèles:

Tableau 2: Caractéristiques des modèles bilinguiste et diglossique

Modèle bilinguiste	Modèle diglossique
Interaction	Langues
Approche micro	Approche macro
Synchrone	Diachronique
Dynamique	Dynamique
Consensuel	Conflictuel

D'après Matthey & De Pietro (1997: 136)

Selon le modèle bilinguiste, le changement linguistique se situe au niveau de l'interaction, qu'elle soit bilingue ou exolingue et donc au niveau des individus, qu'ils soient en situation d'acquisition d'une langue seconde ou qu'ils soient bilingues. Dans le modèle diglossique, l'accent est mis sur la dominance d'une langue sur une autre et le conflit qui n découle; la substitution touche la communauté linguistique, l'optique sous-jacente est que la macrosituation détermine en quelque sorte le comportement linguistique¹⁰, tandis que dans le cas du

premier modèle ce sont les interactions qui construisent quotidiennement le changement.

Nous choisissons ici d'aborder le contact des langues par le biais du modèle bilinguiste, en nous appuyant sur des données empiriques qui permettent de mettre en évidence les dynamiques linguistiques propres au contact des langues en laissant de côté les notions d' « harmonie » ou de « conflit » qui se situent en fait à un autre niveau d'analyse, celui du contact entre les peuples, les communautés, les classes, les religions, etc. Par ce biais, nous traitons le changement linguistique comme la marque la plus évidente de la gestion d'une situation plurilingue par des individus et des stratégies mises en place dans leurs interactions quotidiennes. Ceci revient à décrire et analyser les processus interlinguistiques intervenant dans les productions en situation plurilingue, tandis que la dimension macrosociale n'est prise en compte que dans la mesure où elle a une influence directe sur les interactions observées (Matthey & De Pietro 1997: 147).

2 Traces du changement linguistique dans le kali'na des enfants du primaire à l'école d'Awala-Yalimapo

Sur la base des données empiriques que nous allons maintenant présenter, nous évaluons dans cet article la situation du kali'na. Contrairement aux postulats du modèle conflictuel selon lequel les individus subissent des déterminations historiques et politiques qui se traduisent ensuite par un conflit linguistique, nous posons l'hypothèse que les comportements des acteurs sociaux influent directement sur les comportements linguistiques des sociétés au sein desquelles ils évoluent.

9. *Diglossique* est ici employé non pas au sens de Fergusson (1959) ou de Fishman (1967, 1972) qui correspond à un modèle statique, mais fait référence aux modèles ultérieurs plus dynamiques.

10. Cette notion a bien entendu évolué depuis ses débuts, elle ne fait plus forcément l'objet d'une sociolinguistique « agressive » et il est entendu que le conflit linguistique ne fait que refléter un conflit de pouvoir.

2.1 Le terrain

L'école d'Awala-Yalimapo est une école monoethnique – ou presque –, située dans une commune peuplée presque exclusivement de Kali'na. Les interactions enregistrées ont lieu dans le cadre d'une relation de rôle spécifique : camarade de classe à camarade de classe avec la présence presque toujours passive de l'enquêteur et du médiateur bilingue¹¹. La classe sélectionnée est la classe de CM2 de cette école qui présente l'intérêt de se situer en fin du cycle primaire. Compte tenu du fait que les enregistrements dont il est question ici sont ceux menés dans la cour de récréation, les enfants sont considérés comme des bilingues et non pas comme des apprenants¹². Le groupe se compose de 14 élèves, âgés de 10 à 12 ans. Tous sont bilingues kali'na-français mais seuls certains d'entre eux déclarent¹³ employer d'autres langues que nous évoquerons rarement dans la mesure où elles ne sont pratiquement jamais représentées dans leurs productions.

Le discours des enfants dans la cour de récréation est donc un discours entre membres d'un même groupe de

11. Les médiateurs bilingues sont des aides éducateurs de l'Éducation nationale qui ont été recrutés dans le cadre des emplois jeunes et qui ont pour caractéristique d'être bilingues français-langue vernaculaire (businenge, amérindienne ou hmong). Ils ont pour mission de permettre l'introduction de la langue maternelle des enfants dans le système scolaire.

12. D'autres enregistrements ont eu lieu dans la salle de classe mais nous n'y faisons pas référence ici. Remarquons cependant que les productions varient considérablement d'une situation à l'autre et que cette variation trouve son explication dans le fait que les enfants se comportent plus comme des apprenants que comme des bilingues dans la salle de classe.

13. D'après un questionnaire sociolinguistique de pré-enquête mené auprès des enfants visant à identifier les langues de leur répertoire verbal et leurs conditions d'utilisation.

14. De fait, les garçons et filles se sont séparés par sexe. On obtient ainsi quatre binômes filles et trois binômes garçons.

15. La feuille blanche comporte quelques éléments de repère.

16. On obtient ainsi environ 12 heures et 30 minutes d'enregistrement.

17. Dans le village de Yanou-Bellevue (Commune d'Iracoubo).

pairs, tous bilingues et de compétence relativement équivalente dans les deux langues. Par ailleurs, ce discours peut être qualifié, suivant la définition de Deprez (1999 : 81) comme un parler ordinaire où « le passage d'une langue à l'autre est coulant ; [...] n'entrave pas la communication, ne provoque aucune répétition, aucune des questions de compréhension ou de clarification qui caractérisent la communication dite "exolingue" ».

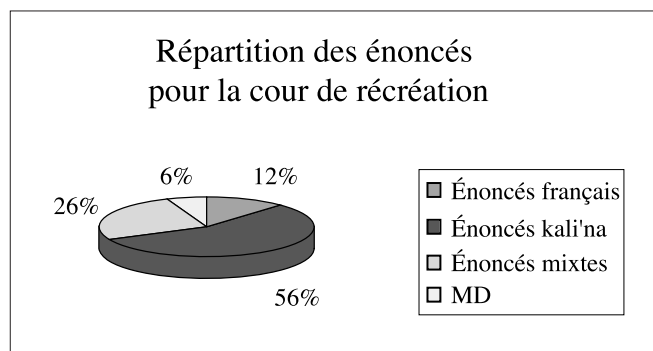
2.2 Recueil des données, transcription et traduction

Compte tenu de l'âge des membres du groupe observé, nous leur avons proposé un jeu pouvant servir de support à leur interaction. Le jeu s'intitule « le dessin caché », il se joue en binôme, les enfants choisissant leur partenaire selon affinité¹⁴. Les enfants se répartissent en informateur (I) et dessinateur (D), chaque binôme faisant le jeu deux fois afin qu'ils puissent intervertir les rôles. On donne à I un dessin et à D une feuille blanche¹⁵. Les enfants sont séparés par un cache qui les empêche de voir leurs feuilles respectives. L'objectif est que D puisse reproduire le dessin grâce aux indications de I ou en lui posant des questions. Le temps accordé est celui de la récréation, soit un quart d'heure¹⁶. Aucune consigne n'était donnée quant au choix de la langue, lorsque la question a été posée par les enfants, nous leur avons répondu qu'ils pouvaient employer la/les langue(s) parlées habituellement dans cette situation. Afin de procéder à la transcription et à la traduction des enregistrements, nous avons travaillé avec deux informateurs kali'na. Les exemples en kali'na sont rédigés selon la « proposition d'orthographe pour le kali'na » présentée aux Kali'na de Guyane en 1997¹⁷. Les données transcrites ont ensuite été codifiées et comptabilisées sous la forme suivante : a) Comptabilisation de tous les tours de parole (TP) ; b) Séparation entre TP monolingues (kali'na et français) et TP mixtes (TP portant la trace de plus d'une langue). Les données présentées ici sont essentiellement tirées des TP mixtes du corpus, à partir desquelles nous avons cherché à identifier le rôle que jouent les différentes langues de contact dans le kali'na des enfants de cette génération.

2.3 Présentation des données

2.3.1 Caractéristiques générales du corpus

Sur l'ensemble du corpus, les TP se répartissent comme explicité dans le graphique 1 :



Quantitativement, le kali'na apparaît comme la langue de prédilection de la cour de récréation. Notons que ces TP se limitent d'une manière générale soit à une obligation de passage au français du fait de la présence d'un interlocuteur monolingue, soit à des TP très courts, souvent constitués d'un seul item : soit une particule énonciative, soit un item qui constitue une répétition d'un élément présent dans le TP précédent. D'une certaine manière, nous pouvons considérer ces items comme des incorporations qui se situent non pas au niveau des énoncés mais au niveau du discours en kali'na¹⁸.

Quant aux TP mixtes, définis ci-dessus comme tout énoncé présentant la trace de plus d'une langue, le graphique 1 ne permet pas d'identifier leurs caractéristiques internes, mais on peut remarquer ici que dans ce discours les TP mixtes sont le plus souvent constitués d'énoncés en kali'na où un simple item lexical est incorporé. En outre, ces items lexicaux incorporés dans un discours en kali'na sont d'origines linguistiques diverses, certains items viennent du créole guyanais, d'autres du sranan tongo¹⁹ et enfin – la majorité – du français. L'insertion de ces éléments n'a aucune incidence sur le choix du kali'na comme langue principale de l'interaction, quel que soit le contexte ou le co-texte ces items apparaissent et ne jouent aucun rôle discursif. Ils ne relèvent donc pas d'une approche énonciative, mais bien d'une approche linguistique puisque la question qui se pose en ce qui les concerne est : comment s'organise morpho-phonologiquement et

morphosyntaxiquement la juxtaposition de deux langues et, plus précisément, l'insertion d'un élément d'une L_x dans une L_y . Enfin, d'un point de vue non-linguistique qui nous ramène à la problématique de départ, la question qui se pose est : dans quelle mesure l'insertion d'items d'une L_x (dominante) dans une L_y (minorée), représente-t-elle un danger pour la L_y ?

2.3.2 Changements lexicaux

Nous traitons dans cette section essentiellement des incorporations d'items étrangers, le terme d'incorporation étant employé dans le sens que lui donnent Boyd *et al.* (1991 : 463) : « tous les cas d'utilisation (productive) par des locuteurs bilingues d'un matériel appartenant à une langue dans un discours qui se base sur une autre langue. » Cependant, nous évoquons aussi un autre type de marque transcodique, les calques ou emprunts grammaticaux.

On comptabilise sur l'ensemble du corpus 380 incorporations d'items que nous répartissons en fonction de leur langue d'origine et de leur catégorie grammaticale. Les langues représentées sont au nombre de cinq : le français, le créole guyanais, le sranan tongo, l'espagnol et le portugais, mais ce sont les items français qui sont les plus productifs. La présence de ces différentes langues s'explique de diverses manières, tant en synchronie qu'en diachronie. Les Kali'na ont emprunté tout au long de leur histoire à de nombreuses langues et nous évoquons ici brièvement l'histoire de ce contact. Avant l'arrivée des colons, le kali'na a emprunté à différentes langues amérindiennes des communautés du littoral comme le montrent les similitudes que présentent

18. Ainsi, par exemple, les particules énonciatives sont peut-être en phase d'intégration au lexique du kali'na.

19. Le sranan tongo est un créole à base lexicale anglaise, principale langue véhiculaire du Surinam et parlée par les Kali'na du Surinam. Il ne peut être considéré comme un véhiculaire en Guyane française mais il a néanmoins fortement influencé le kali'na par le passé (et continue à le faire

aujourd'hui au Surinam) pour différentes raisons : certains Kali'na de Guyane sont apparentés à des Kali'na du Surinam, de nombreux échanges (culturels ou commerciaux) se font entre les Kali'na des deux pays et la guerre civile a eu pour conséquence l'arrivée massive en Guyane de Kali'na surinamaïes.

les lexiques kali'na, lokono et palikur (Renault-Lescure 1985 : 25). Dès les premiers contacts avec les colons, les Kali'na ont emprunté, et tout particulièrement à l'espagnol et au portugais²⁰. Nous aurons l'occasion lors de la description de mettre en évidence les stratégies mises en place par les locuteurs pour insérer ces mots dans leur lexique. La langue des colons français n'a que très peu influencé²¹ – jusqu'à récemment – le kali'na de Guyane, contrairement aux deux autres langues européennes susmentionnées (Renault-Lescure 1985 : 32). Enfin, deux langues créoles, le créole guyanais et le sranan tongo, ont joué un rôle important dans l'évolution lexicale du kali'na. Actuellement, il semble qu'en ce qui concerne la communauté linguistique dans son entier, le kali'na emprunte massivement au français, réduisant l'influence des langues créoles sur son lexique.

Les changements interlinguistiques semblent toucher essentiellement au lexique de la langue kali'na. L'histoire de ces changements date, comme nous l'avons montré ci-dessus, de bien avant la colonisation; nous n'évoquerons toutefois ici que ceux observables depuis les débuts de celle-ci. Afin d'en rendre compte, nous proposons ici une typologie des incorporations en fonction d'un certain nombre de critères: a) des critères sociolinguistiques (langue d'origine de l'emprunt, datation de l'emprunt, monolinguisme ou bilinguisme de la communauté ou de l'individu) et b) des critères linguistiques (concurrence avec un mot de la langue d'emprunt, degré d'intégration phonologique et

20. Il est parfois difficile de définir avec exactitude l'origine de ces emprunts dans la mesure où certains des items sont passés dans le lexique du kali'na par le biais d'emprunts à d'autres langues amérindiennes.

21. On observe toutefois quelques emprunts anciens tels que: *koto* [kɔtɔ] « robe » < anc. fr. *cotte* « partie supérieure du vêtement », cependant Renault-Lescure (1985: 30) observe qu'il n'est attesté dans aucun lexique ancien du kali'na et pourrait très bien être issu du sranan tongo *koto* « robe » < angl. *coat* < moy. angl. *cote*.

22. Le critère psycholinguistique prenant en compte le sentiment qu'ont les locuteurs de l'appartenance du mot au lexique de leur langue, n'est pas évalué ici faute de données. Il en va de même pour le critère quantitatif qui permet d'évaluer la fréquence d'emploi du mot d'emprunt dans la communauté linguistique concernée.

23. Ces mots sont tous attestés dans l'étude de Renault-Lescure de 1985.

24. cr.: créole guyanais.

morphosyntaxique)²². On distingue sur la base de ces critères trois stratégies d'incorporation:

– Incorporation 1: le mot est soit emprunté aux langues des colons, soit aux créoles; il est totalement intégré phonologiquement et morphosyntaxiquement; il peut être utilisé par des locuteurs monolingues; il désigne des notions nouvelles; il s'agit là d'une stratégie d'emprunt qui n'est plus employée par les enfants de la génération actuelle²³.

{1} *tiliko* ; [ti|ljɔ]; « Tee-shirt » < cr.²⁴ *triko*; [tɣikɔ].

D'un point de vue phonologique *tiliko* a subi des modifications diverses par rapport à sa forme d'origine et en adéquation au système du kali'na. On observe ainsi un traitement allophonique des phonèmes par le biais de l'application de la règle de palatalisation du kali'na:

{2} /i/ + /k/ → /j/ : /tɣ-ik-ɔ/ → /ti[-ij-ɔ/

De même, la langue emprunteuse insère des phonèmes épenthétiques qui permettent de rétablir la structure syllabique de la langue d'incorporation:

{3} /tɣ/ → /tiɣ/ : /tɣikɔ/ → /ti[-ijɔ/

Enfin, aux phonèmes du mot emprunté sont substitués des phonèmes appartenant à l'inventaire de la langue emprunteuse suivant des mécanismes de sélection de modes et de points d'articulation. Par exemple, la fricative uvulaire devient une latérale approximante rétroflexe:

{4} /ɣ/ → /ʎ/ : /tɣikɔ/ → /ti|ljɔ/

Sur le plan morphosyntaxique, ces mots sont totalement intégrés au kali'na:

{5} *tiliko-mempo ami man*.
Tee-shirt-dim. pr.I 3^o.être
« Il y a un petit Tee-shirt (sur le dessin). »

Dans l'exemple [5], *tiliko* se voit affixer le suffixe de diminution *-mempo* et précède le présentatif existentiel *ami man* suivant les règles morphosyntaxiques du kali'na. – Incorporations 2 et 3: ces modes d'insertion correspondent aux stratégies des jeunes générations

actuelles et semblent avoir débuté avec la génération des parents²⁵, ils sont le fait de locuteurs bilingues, les mots sont fréquemment en concurrence soit avec des emprunts attestés soit avec des mots du kali'na, la source est essentiellement le français et parfois des langues créoles, il n'y a aucune adaptation au système phonologique du kali'na, l'adaptation morphologique est variable mais l'adaptation syntaxique systématique.

[6] I: « Il est en bas de l'hamac » / I: *Nimuku ta man.*
hamac dans 3°.être
« Il est dans le hamac. »

Dans l'exemple [6] on observe que I emploie dans la même interaction « hamac » et son équivalent kali'na *nimuku*. Dans la plupart des cas les enfants ont connaissance des équivalents kali'na, ce n'est donc pas parce qu'ils ont des lacunes dans le lexique de cette langue qu'ils emploient des mots français. Les mots ne sont pas incorporés pour désigner de nouveaux objets ou de nouvelles notions.

[7] a) [bɣãf];
b) [byl].

L'exemple [7] fait état de la réalisation sonore par les enfants des mots « branche » et « bulle ». Si l'ancienne stratégie d'incorporation était respectée on aurait ici substitution de: /l/ à /ɣ/ et de /u/ à [y]. Syntactiquement, les items sont systématiquement adaptés aux règles de la langue d'insertion mais il n'en va pas de même morphologiquement. C'est en effet sur ce point que s'observe le plus de variation en synchronie et ceci est particulièrement frappant dans deux cas de prédication non-verbale, la prédication attributive et la prédication locative ou encore dans le cas de la détermination lexicale.

[8] Prédication attributive
a) Noir *man.*
noir 3°.être
b) Rond-*me man.*
rond-advb. 3°.être
« Elle est ronde. »

La question des incorporations d'adjectifs qualificatifs du français est particulièrement intéressante dans la mesure

où en kali'na cette catégorie n'existe pas: dans la détermination lexicale ce sont des noms ou des nominalisés qui sont employés tandis que dans la prédication attributive ce sont des adverbes ou des adverbialisés (advb.). Ainsi, dans [8a] le fait que « noir » soit employé tel quel dans un prédicat attributif permet de poser l'hypothèse qu'il garde ici son statut d'adjectif qualificatif, tandis que dans [8b], l'adjonction du suffixe adverbialisateur *-me* fait entrer « rond » dans la catégorie des adverbes du kali'na. Ces deux stratégies d'incorporation sont en concurrence dans le parler bilingue actuel des enfants de cette génération; cependant, on observe une tendance forte à l'intégration morphologique et au changement catégoriel.

Ces insertions posent un autre problème, celui de l'accord en genre. En effet, si en français l'adjectif ou le participe s'accorde en genre et en nombre, il n'en va pas de même en kali'na. Cette question n'est pas évidente à éluder dans la mesure où il est souvent difficile à l'oral de déterminer si l'élément porte ou non une marque de genre:

[9] Ya *owi* caisse, [kaye]-*me man.*
un -advb. 3°.être
« Il y a une caisse, elle est carrée. »

[kare] faisant référence à « caisse », on obtiendrait en français, à l'écrit, une réalisation graphique marquant le genre: carrée. Mais oralement l'accord n'est pas audible: [kare].

Dans certains cas toutefois, on peut vérifier si l'accord se fait:

[10] a) [ɣɔ̃]-*me man.*
-advb. 3°.être
« Elle est ronde. »
b) Valise [uveɣ]-*me man.*
-advb. 3°.être
« La valise est ouverte. »

Dans le cas de [10a], le sujet est *alepa*, « cassave », mais si ce nom appartient au genre féminin en français, en kali'na on ne peut lui attribuer un genre. Lorsque le sujet est kali'na, on ne peut vérifier l'accord, mais on observe que

25. Dans ses travaux datant de 1985, Renault-Lescure observait déjà une tendance vers cette stratégie d'incorporation.

la forme choisie pour l'attribut est le masculin. Dans le cas de [10b], par contre, le sujet est un nom français féminin, « valise », or ici encore on remarque que c'est le masculin de « ouvert » qui est sélectionné: [uveyχ] au lieu de [uveyxt]. Même si nous pouvons poser l'hypothèse que « valise » est ici traité comme un nom kali'na puisqu'il ne porte aucune marque de détermination explicite là où en français on aurait un article défini, il n'en reste pas moins que c'est encore une fois la forme masculine qui est choisie, nous en concluons donc qu'il s'agit là de la forme « neutralisée » qui prévaut pour l'incorporation d'items devant s'accorder en genre.

Tous les exemples présentés ci-dessus relèvent explicitement du domaine du changement interlinguistique. Au niveau lexical, le contact des langues apparaît comme un facteur essentiel dans ce processus. Cependant, dès lors que l'on s'intéresse à la question des emprunts grammaticaux, il n'est plus aussi aisé de déterminer si le changement relève de l'inter- ou de l'intralinguistique.

2.3.3 Changements structuraux

Certaines structures observées dans les productions des enfants méritent peut-être que nous les rattachions à la question du changement interne à la langue et non pas à celle du contact. Mais il n'est pas toujours aisé d'identifier avec précision la source de ces changements.

Les démonstratifs kali'na tels qu'ils sont employés dans le corpus posent un problème lié à leur valeur énonciative et à l'opération qu'ils impliquent au niveau de la construction de la référence. La détermination démonstrative, comme la détermination définie, renvoie à une opération de fléchage telle que définie par Culioli *et al.* (1970: 35). Le fonctionnement du démonstratif est donc proche de celui de l'article défini puisqu'il invite à trouver un référent dans le contexte ou le co-texte, mais là où le démonstratif fait référence à une donnée situationnelle ou contextuelle immédiate, dans l'emploi de l'article défini « l'énonciateur fait en quelque sorte savoir à son partenaire qu'il doit être en mesure d'identifier le référent visé sans que cette identification fasse nécessairement appel à des données situationnelles ou contextuelles immédiates. » (Creissels 1995: 107). Notre interrogation porte sur le fait que dans certains cas, l'emploi du démonstratif kali'na

semble se rapprocher plus de l'emploi du défini. Le démonstratif kali'na distingue trois niveaux entre endophorique/exophorique en fonction du critère de proximité et d'éloignement. Pourtant, dans les productions des enfants on observe, tant avec des substantifs kali'na qu'avec des substantifs français, l'emploi de *moko* et *molo* (respectivement « animé/proche/visible » et « inanimé/proche/visible ») pour référer à des noms qui ont été introduits dans le discours dans un tour de parole assez éloigné (temporellement). Dans ces exemples, l'emploi du démonstratif devrait soit s'accompagner d'un geste, soit spécifier qu'il s'agit d'un item qui a été précédemment introduit dans le discours, ce qui n'est pas le cas. On observe de même certains emplois de ce déterminant là où il ne peut théoriquement pas être employé:

[11] Comme *molo wato i-ka-topo*.
dém feu 3°. -fair-e-instr.
« Comme le feu quand il est fait. »

Dans l'exemple [11], *molo* est employé pour déterminer *wato* dans un emploi qui est générique. I est en train d'expliquer à D qu'il y a des bouts de bois sur le dessin, D lui demande comment ils sont placés et I lui répond qu'ils sont placés comme des bouts de bois qui servent à faire le feu en général. *Molo* n'est pas employé comme un déictique puisque *wato* n'est ni présent dans la situation, ni dans le co-texte. Dans tous ces emplois, c'est la forme moyenne « proche/visible » du démonstratif kali'na qui est utilisée, on peut y voir une marque de neutralisation du démonstratif dans son emploi comme article défini.

La coordination est un autre point où se produisent actuellement de nombreux changements; ici c'est l'incorporation d'éléments lexicaux qui influe sur les structures de la langue. En effet, là où dans le cas des incorporations présentées dans la section précédente le lexique s'adaptait à la structure du kali'na, c'est l'effet inverse qui apparaît ici. On observe actuellement trois formes concurrentes et deux structures. En kali'na, initialement, la coordination se fait par juxtaposition d'un groupe nominal à un groupe adpositionnel, la postposition *malo*, « avec », permettant de coordonner les deux groupes:

[12] *molo kasolo molo wato malo* [ɔmiljə]-me man.
dém. casserole dém. feu avec au.milieu-advb. 3°.être
« La casserole et le feu sont au milieu. »

La modification structurale n'est pas récente, puisque le kali'na a emprunté au sranan tongo la forme *nanka*, «avec» qui est la forme la plus employée actuellement pour la coordination. Elle n'est pas employée comme une postposition, mais comme une conjonction de coordination comme en français :

- [13] *Molo-kon oko-nokon saki nanka molo kasolo* [ɔmiljə]-*me man*.
dém.-plur. deux-plur. sac avec dém. casserole
au.milieu-advb. 3°.être
«Les deux sacs et la casserole sont au milieu.»

Ici, ce qui a été emprunté c'est non seulement un item lexical, *nanka*, mais aussi une structure calquée sur le sranan tongo :

- [14] *Mi anga Daopo*.
1° avec Daopo
«Moi et Daopo.»²⁶

L'incorporation de cette structure est encore en cours, lorsqu'elle est présentée à des natifs de la langue plus âgés, ceux-ci la jugent incorrecte et l'identifient comme un élément étranger à leur langue. De plus, on trouve chez les enfants des structures de type :

- [15] *Molo Kali'na nanka ti -pusipusi malo*.
dém. Kali'na avec 3°R-chat avec
«Le Kali'na et son chat.»

où sont employées en concurrence les deux formes, ce qui dénote un sentiment d'insécurité vis-à-vis du passage de la structure de la langue «standard» à la nouvelle.

Enfin, on observe des structures avec le connecteur français *et* :

- [16] Ya bâton *sakau ta et owi woli* coton *poko man*.
sable dans et un femme coton contre 3°.être
«Il y a un bâton dans le sable et une femme qui file le coton.»

La forme française est cependant rarement employée. Dans la mesure où la structure est la même en sranan et en français, il est difficile de déterminer si ici *et* est employé en

lieu et place de *nanka* ou si cette forme est empruntée en provoquant un changement de structure.

3 Dynamique actuelle du kali'na et hypothèses sur l'évolution de cette langue ?

Les incorporations présentées ci-dessus se distinguent les unes des autres quant au choix de la langue d'incorporation et à leurs caractéristiques historiques, sociolinguistiques et linguistiques, mais aussi quant à l'implication qu'elles ont ou non sur le lexique et/ou sur la structure de la langue.

3.1 Une nouvelle stratégie d'emprunt

Diachroniquement, on observe une évolution entre des générations de Kali'na qui tout au long de leur histoire ont emprunté, successivement, à d'autres langues amérindiennes, aux langues des colons européens et aux langues créoles, mais très rarement au français. Ces emprunts se caractérisent tous par un haut degré d'intégration à la langue et par le fait qu'ils ne portent pas atteinte au lexique de la langue puisqu'ils sont incorporés pour faire référence à des objets ou à des notions qui n'existaient pas dans les traditions de la communauté. Ces items font désormais partie intégrante du kali'na, même si certains d'entre eux – et plus particulièrement les éléments issus des langues créoles – sont identifiés par les anciens actuels comme des items étrangers. Actuellement, on voit poindre une nouvelle stratégie d'incorporation des mots étrangers. Les enfants font appel au lexique du français qui est pour eux une langue seconde, mais surtout une langue de scolarisation. Les items ne sont pas intégrés phonologiquement et présentent des degrés variables d'intégration morphosyntaxique. Mais surtout, ces éléments qui sont souvent en concurrence avec des mots du kali'na

26. L'exemple vient du ndjuka mais la structure et le sens du connecteur sont les mêmes en sranan et en ndjuka (communication personnelle de Laurence Goury).

ou des emprunts adaptés (incorporation 1) sont quantitativement beaucoup plus importants dans les productions des enfants que les formes kali'na. Cette stratégie, très marquée dans les enregistrements, semble être l'évolution d'un processus plus ancien. Renault-Lescure (1990a: 92) observait en effet il y a dix ans que la génération des parents des enfants observés commençait déjà à tendre vers cette stratégie. Selon elle, ce processus trouve son explication dans le fait que le bilinguisme kali'na-français est de plus en plus important du fait de la scolarisation massive des jeunes générations mais aussi dans le fait que le français est perçu par les locuteurs comme une langue plus prestigieuse que le créole. Par ailleurs le français occupe une place de plus en plus importante en tant que langue véhiculaire et vient désormais empiéter sur des domaines jusqu'alors réservés aux créoles. Ce que nous observons ici est donc à considérer comme le durcissement d'une tendance.

La non-intégration phonologique des items peut s'expliquer par le monolinguisme ou le bilinguisme des locuteurs. Les emprunts adaptés ont été introduits dans la langue par des quasi-monolingues qui étaient pour la première fois en contact avec les langues d'emprunts, les réalisations phonétiques des items insérés étaient donc représentatives de la manière dont ils percevaient les sons de la langue. Au contraire, les enfants bilingues actuels ont accès à un système phonétique qui inclut tant des phonèmes du kali'na que des phonèmes du français, ils ont ainsi la capacité de réaliser ces mots tels qu'ils les entendent de la bouche du locuteur natif (l'enseignant le plus souvent). Le fait que les items empruntés au créole guyanais et au sranan tongo aient subi moins de modifications phonologiques que ceux empruntés au portugais ou à l'espagnol relève très certainement du même phénomène; en effet, très rapidement les Kali'na sont devenus bilingues kali'na-créole(s) et beaucoup le sont encore.

3.2 Changement interlinguistique ou changement intralinguistique

Il est aisé de dire que du point de vue lexical le changement se fait essentiellement du fait de l'influence des langues de contact. On observe malgré tout dans la langue la présence d'un certain nombre de néologismes, mais ceux-

ci ne sont pas présents dans le discours des enfants. Le domaine scolaire en est un exemple frappant puisqu'on trouve dans les travaux de Renault-Lescure (1985: 240-242) la présence d'un certain nombre de néologismes liés à ce domaine, mais les enfants du groupe n'y font jamais appel, leur préférant les termes français équivalents: ainsi, par exemple, les enfants emploient deux termes pour référer à « école »: *lekol* (créole guyanais) et *école* pourtant, on trouve un néologisme pour la désigner:

[17] *o-mepa-topo*
intr.-apprendre-loc.
« l'endroit où on apprend »

Au plan structural, si la question des conjonctions de coordination apparaît comme relevant d'un processus interlinguistique, il n'en va pas de même pour ce qui est des démonstratifs. On pourrait certes attribuer cette évolution à une influence du système de détermination français, les Kali'na ajoutant à leur langue une forme explicite de définitude. Cependant, nous optons ici pour la thèse du changement intralinguistique dans la mesure où l'évolution du démonstratif vers le défini n'est pas propre au kali'na, ni aux langues qui sont en contact avec des langues présentant une détermination définie explicite. Creissels (1995: 106) note en effet que, sur la base de données issues de langues variées, « on peut voir que dans la plupart des cas, [les articles] sont issus de déterminants déictiques (ou "démonstratifs") ».

C'est finalement au niveau phonologique que, dans le cas du kali'na, la situation est la plus difficile à évaluer. On a pu observer dans les stratégies d'incorporation une « régression » quant au degré d'intégration phonologique des mots empruntés. Ceci est particulièrement frappant si l'on observe le cas du remplacement des phonèmes de la langue d'origine par des phonèmes de la langue emprunteuse. Cette substitution semble systématique dans le cas des emprunts à l'espagnol et au portugais, mais elle l'est déjà beaucoup moins pour les emprunts aux langues créoles, pour finalement devenir inexistante dans la stratégie actuelle. En ce qui concerne les langues créoles, certains phonèmes des langues d'origine ont peu à peu été introduits soit en tant qu'innovation, soit dans des positions où ils n'apparaissaient pas à l'origine.

[18] a) *pila* [pila] < esp. ou port. *vela* « voile » (Renault-Lescure 1985: 156)²⁷
 b) *bangi* [bāŋgi] < sr. *bangi* < néer. *bank* « banc »
 (Renault-Lescure 1985: 172)

À l'initiale absolue, la règle veut que les occlusives sonores deviennent des occlusives sourdes, ainsi le [b]²⁸ de *vela* est interprété [p], mais cette règle n'est plus appliquée dans le cas de l'emprunt au sranan tongo *bangi* où l'occlusive sonore ne se réalise pas dans sa forme incorporée comme une occlusive sourde; c'est le cas pour bon nombre d'emprunts aux langues créoles qui, rappelons-le, sont ultérieurs aux emprunts à l'espagnol ou au portugais. Actuellement, les items français incorporés gardent la sonore même lorsqu'elle est à l'initiale, mais plus intéressant encore, il semblerait que dans les items kali'na eux-mêmes il y ait une tendance à la sonorisation de certaines consonnes à l'initiale, ainsi l'interjection *kama* « vas-y! » se réalise chez certains enfants [gam]. Il existe sur ce point une grande variation au sein même du dialecte tilewuyu parlé par les Kali'na de Guyane. Renault-Lescure (1990b) constate ainsi que dans la région de l'Iracoubo on fait un usage plus fréquent des consonnes occlusives sonores. Dans quelle mesure peut-on attribuer cette évolution à l'influence des langues de contact? La question reste ouverte pour l'instant. Par ailleurs, cette « non-intégration phonologique » pourrait être abordée d'une autre manière. Le fait que l'incorporation d'items du français soit systématique indique que le lexique du kali'na est en passe de se modifier. Or, si cette stratégie perdure ces mots feront partie intégrante de la langue et, partant, les phonèmes qui les composent aussi, certains d'entre eux viendront s'ajouter à ceux du kali'na tandis que d'autres risquent de se substituer à des sons existants dans cette langue. Ce processus ayant débuté à la génération précédente, on peut donc poser l'hypothèse que ce

27. Cet emprunt est attesté, d'après Renault-Lescure (1985: 156), dès 1654 dans les travaux de Boyer.

28. Ici se pose le problème de la réalisation de *vela* qui varie selon le contexte linguistique: *la vela* se réalise [laβela], tandis que *vela* se réalise [bela].

29. Ils apparaissent tous sous leur forme française dans le corpus.

30. Rares sont les enfants capables de compter en kali'na au-delà de 5.

changement du système phonologique du kali'na est déjà en cours. Les items n'auraient pas dans cette optique à subir de modification au plan de leur structure phonologique puisque les sons qui les composent font déjà partie intégrante de la langue.

Ces quelques exemples permettent de mettre en évidence le va-et-vient constant existant entre pression interlinguistique et pression intralinguistique. La description et l'analyse de la mort des langues ne peut faire abstraction de ce fait malheureusement: « *a distinction is not always made, (...), between those changes that are the result of language contact or bilingualism, and those changes that began before contact or might well have occurred without it.* » (Kinkade 1994: 1). Les situations de contact par ailleurs si complexes rendent souvent difficile l'identification de la source d'un changement. Ils s'inscrivent aussi pleinement dans la problématique de la mort des langues en ce que si le changement intralinguistique ne peut être considéré comme une indication de l'obsolescence de la langue, il peut très bien y contribuer, tandis que le changement interlinguistique n'a pas systématiquement pour conséquence la disparition de la langue minorée.

3.3 Quelles conséquences pour le kali'na?

3.3.1 Le contact des langues représente-t-il un danger pour le kali'na?

D'une manière générale, la littérature sur les contacts de langues ne considère pas l'emprunt lexical comme un danger pour celles-ci, cependant dès que l'influence d'une langue se fait ressentir au niveau structural le contact est envisagé comme un danger pour la langue d'incorporation. Ainsi, pour Hagège (2000: 104) comme pour Winford (1997: 6) la présence d'emprunts structuraux est le signe d'un contact intense et la preuve qu'aucun domaine de la langue n'est laissé intact.

En ce qui concerne le kali'na, l'emprunt peut être considéré dans certains domaines comme la cause d'un appauvrissement lexical, notamment en ce qui concerne les catégories d'espace, de temps ou encore de numération car ce qui disparaît à ce moment-là c'est aussi une vision du monde particulière et un mode de pensée spécifique à une communauté donnée. Il en est ainsi pour les adjectifs de couleur²⁹ et la numération³⁰ chez les enfants kali'na du

groupe. Remarquons cependant que lorsque nous avons mené une enquête auprès d'un adulte kali'na pour connaître les adjectifs de couleur dans cette langue, il y avait dans la pièce un enfant³¹ qui insistait pour participer comme informateur sur ce point. Après l'avoir interrogé, il s'est avéré qu'il les avait appris durant l'année scolaire avec le médiateur bilingue de l'école d'Awala. L'introduction de la langue maternelle joue donc un rôle essentiel dans la réappropriation du lexique chez la jeune génération. Nous avons pu observer dans les productions des enfants du groupe quelques séquences portant sur un substantif: *alinatu* « plaque servant à cuire la galette de manioc », qui est explicitement relié à une activité traditionnelle:

[19] A *Alinatu man.*

« C'est une plaque. »

C *oti' ? (.) anukut=pa wa'*

« Quoi? Je ne comprends pas! »

A *Un truc rond (.) noir.*

(rires)

X *Alepa ikatopo.*

« Ce qui sert à faire la cassave. »

A *Alepa (.) euh (.) alepa itupo kinikasaton.*

« La cassave, euh, on fait la cassave au-dessus. »

C *A'a'*

« Okay! »

Toute la séquence porte sur l'explicitation du nom *alinatu* que C ne connaît pas. A et X décrivent l'objet en kali'na ou en français, soit en caractérisant sa forme et sa couleur, soit en caractérisant son utilisation. Doit-on pour autant considérer que le français est en cause dans cette perte lexicale? Ici, le changement interlinguistique n'est peut-être pas le meilleur moyen d'explicitier ce phénomène. En effet, la méconnaissance du mot *alinatu* pourrait très bien être liée à un fait culturel: l'enfant ne connaît pas ce mot parce qu'aujourd'hui on utilise de moins en moins cet objet dans les familles. De même, pour reprendre l'exemple des adjectifs de couleur ou des termes de parenté, leur non-utilisation est liée à un vécu culturel qui ne fait plus partie

31. CE2.

32. Voir Auer (1999: 314-318) pour la définition du *language mixing* ou mélange de langue.

du quotidien des enfants, ce qui a pour conséquence le fait que la jeune génération n'apprend plus à employer ces mots.

Les emprunts structuraux sont quant à eux trop rares pour que nous puissions évaluer leur influence, de plus il est très difficile de déterminer s'ils relèvent d'une influence ou non d'une des langues de contact. Notons cependant que d'une manière générale, les emprunts grammaticaux sont envisagés comme le stade ultime vers la mort des langues; le stade grammatical est ainsi envisagé par Hagège (2000: 108) comme une atteinte au « noyau dur » de la langue, « prélude à l'obsolescence ».

3.3.2 Le parler bilingue actuel est-il une étape dans un processus de création de langue mixte?

On ne peut faire abstraction du fait que les formes observées dans le cadre de cet article appartiennent à un mode discursif bilingue spécifique: le parler bilingue. Un parler qui se caractérise chez les enfants kali'na de cet âge et pour cette paire de langues particulières par une tendance au mélange de langue insertionnel³², c'est-à-dire un parler bilingue qui se caractérise par la présence d'une langue principale de la communication qui fournit l'essentiel des structures morphologiques et syntaxiques, le kali'na, et d'une langue insérée qui fournit une grande partie du lexique, le français. Dans cette optique, ce qui est caractérisé ici ce n'est pas le kali'na mais un discours bilingue particulier. Cependant, il semble que ce discours bilingue soit aujourd'hui le principal mode de communication intracommunautaire et intragénérationnel des enfants de cette génération; ainsi, on peut le considérer comme une forme de kali'na propre à un groupe de pairs.

Nous avons évoqué ci-dessus la possibilité d'un fort changement lexical dans la langue dans les générations à venir. Les formes rencontrées actuellement peuvent ainsi être envisagées comme révélatrices d'un stade transitoire entre une stratégie d'incorporation relevant du parler bilingue sous un mode dit du mélange de langue insertionnel et le passage à une forme nouvelle de la langue sous un mode dit de la fusion de lectures (Auer 1999: 321-323). Ce qui différencie le mode bilingue actuel d'une éventuelle création de langue mixte, c'est d'une part le passage de la variation à la systématisation des formes et d'autre part, le fait que là où dans le cas du mélange de langues la juxtaposition du français au kali'na reste un

choix marqué, dans le cas de la fusion de lectures les mélanges de langues deviennent un choix non marqué. Cette évolution n'est à l'heure actuelle qu'une formulation hypothétique sur l'avenir du kali'na.

Conclusion

Dans cet article, nous avons cherché à mettre en évidence les différentes étapes de changement inter- ou intralinguistique qu'a connu le kali'na tout au long de son histoire. Nous avons ainsi identifié quatre étapes, la première étant relativement méconnue puisqu'elle concerne les contacts antérieurs à la colonisation aux différentes langues amérindiennes. La seconde concerne toute la période de contact avec les langues des colons espagnols et portugais et qui se caractérise par un fort degré d'intégration des emprunts à la langue kali'na sans qu'il y ait de remplacement du lexique. Il en va de même pour la troisième étape qui concerne les langues créoles mais où commence à se faire sentir une certaine variation au niveau de l'intégration phonologique des items. Ces différentes étapes s'étendant sur une longue période, il y a très certainement eu en parallèle un certain nombre de changements intralinguistiques sur lesquels nous n'avons pas d'informations. La quatrième étape concerne la situation actuelle où nous observons que le français est la principale langue d'insertion et que les items présentent comme caractéristiques principales une non-intégration phonologique et une variation au niveau de l'intégration morphologique. Par ailleurs, nous avons observé quelques changements structuraux pour lesquels il est difficile d'établir avec exactitude s'ils relèvent d'une évolution interne de la langue ou du contact avec le français.

Dans la littérature qui s'appuie sur le concept de mort des langues, le processus d'incorporation est considéré comme un signe précurseur de la disparition de celles-ci. Cependant, on peut considérer que dans les cas où le contact a pour conséquence la création d'une langue mixte, la langue conserve sa viabilité même si c'est sous la forme d'un changement linguistique important. Tous les processus présentés ci-dessus peuvent être les catalyseurs d'un important changement linguistique si ce phénomène s'étend à toute la communauté linguistique dans les générations à venir. Par ailleurs, ce processus est intrinsèquement lié à la

problématique de l'identité dans la mesure où le contact des langues est aussi celui des cultures. Les communautés concernées par ce phénomène sont dans des situations de construction ou de re-construction identitaire dont le changement linguistique est un des signes.

Le rôle du linguiste se borne peut-être dans ce cas à observer ce changement linguistique, à en évaluer les causes et les conséquences et à mettre à portée des locuteurs ses conclusions, mais dès lors qu'il propose d'y voir un processus de « régression » il porte un jugement. La question de la mort des langues dans des cas comme celui du kali'na, c'est à dire des cas où il n'y a pas pour l'instant d'extinction à proprement parler, est affaire de locuteurs natifs. C'est à eux qu'incombe de porter des jugements sur ce qu'ils considèrent comme un appauvrissement de la langue et de mettre en œuvre les politiques linguistiques qui leurs semblent les plus adaptées à la situation de leur langue.

*Sophie Alby,
Institut de recherche en développement, Cayenne, France.
alby@cayenne.ird.fr*

Bibliographie

- Almeida (M.), 2000: « Équateur: l'irréductible Shuar », dans *Courriers de l'Unesco*, n°1 205, avril 2000, p. 32-33.
- Auer (P.), 1999: « From codeswitching via language mixing to fused lects: toward a dynamic typology of bilingual speech », dans *The International Journal of Bilingualism*, vol. 3, n°4, décembre 1999, p. 309-332.
- Boyd (S.), Andersson (P.) et Thornell (C.), 1991: « Patterns of incorporation of lexemes in language contact: language typology or sociolinguistics », dans *ESF Network on Code-Switching and Language Contact, Papers for the symposium on code-switching in bilingual studies: theory, significance and perspectives*, 21-23 mars, Barcelon, ESF Scientific Networks, p. 463-488.
- Boyer (H.), éd., 1997: *Plurilinguisme: « contact » ou « conflit » de langues*, Paris, l'Harmattan.
- Boyer (P.), 1654: *Véritable relation de tout ce qui s'est fait et passé au voyage que M. de Bretigny fit à l'Amérique occidentale*, Paris.
- Breton (R.J.L.), 2000: « La suprématie de l'anglais est-elle inéluctable? », dans *Courriers de l'Unesco*, n°1 205, avril 2000, p. 23-24.
- Calvet (L.J.), 1987: *La guerre des langues et les politiques linguistiques*, Paris, Payot.
- Calvet (L.J.), 2000a: « La mort des langues: une nouvelle peur de l'an (deux) mille? », dans *Langues et développement*, n°51, octobre 2000, p. 1-2.
- Calvet (L.J.), 2000b: « Vie et mort des langues: les locuteurs décident », dans *Courriers de l'Unesco*, n°1205, avril 2000, p. 34-36.
- Cichon (P.), 1997: « Contact vs conflit: quelques remarques sur la valeur explicative des deux concepts dans l'analyse sociolinguistique », dans Boyer (H.), éd., *Plurilinguisme: « contact » ou « conflit » de langues*, Paris, l'Harmattan, p. 37-50.
- Creissels (D.), 1995: *Éléments de syntaxe générale*, Paris, PUF.
- Culioli (A.), Fuchs (C.) et Pecheux (M.), 1970: *Considérations théoriques à propos du traitement formel du langage. Tentative d'application au problème des déterminants*. Paris, Dunod.
- Deprez (C.), 1999: « Les enquêtes « micro ». Pratiques et transmissions familiales des langues d'origine dans l'immigration en France », dans Calvet (L.J.) et Dumont (P.), dir., *L'enquête sociolinguistique*, Paris, l'Harmattan, p. 77-102.
- Hagège (C.), 2000: *Halte à la mort des langues*, Paris, Odile Jacob.
- Matthey (M.), De Pietro (J-F.), 1997: « Utopie souhaitable ou domination acceptée? », dans Boyer (H.), éd., *Plurilinguisme: « contact » ou « conflit » de langues*, Paris, l'Harmattan, p. 133-190.
- Poth (J.), 2000: « Éloge du plurilinguisme », dans *Courriers de l'Unesco*, n°1205, avril 2000, p. 29-31.
- Renault-Lescure (O.), 1985: *Évolution lexicale du galibi, langue caribe de Guyane française*, Pottier (B.), dir., thèse de 3^e cycle, Université Paris IV, Paris, Éditions de l'Orstom.
- Renault-Lescure (O.), 1990a: « Langue maternelle et langue française en Guyane: ennemies? », dans *Études Créoles*, p. 151-171.
- Renault-Lescure (O.), 1990b: « Contacts interlinguistiques entre le karib et les créoles des côtes guyanaises », dans *Études créoles*, vol. 13, n°2, p. 86-94.
- Rodriguez-Yañez (X.P.), 1997: « Aléas théoriques et méthodologiques dans l'étude du bilinguisme: le cas de la Galice », dans Boyer (H.), éd., *Plurilinguisme: « contact » ou « conflit » de langues*, Paris, l'Harmattan, p. 191-254.
- Winford (D.), 1997: *Creoles in the context of contact linguistics, Paper for the Symposium on Pidgin and Creole linguistics in the 21st century*, ms.
- Wurm (S.A.), 1996: *Atlas des langues en péril dans le monde*, Paris et Camberra, Éditions Unesco et Pacific Linguistics.